

veau reçut dans son sein des colons français dont nous nous glorifions d'être les descendants".

Plus loin, il ajoute :

" Mais un nom cher à nous tous apparaît dans les pages héroïques de notre histoire : c'est le nom d'un grand patriote, d'un orateur qui, comme un second O'Connell, défendit, avec le courage du lion, sa patrie outragée, et l'aima comme un tendre fils aime sa mère, et ce nom à jamais illustre, nous le proclamons, c'est Louis-Joseph Papin-au ! Sa figure, radieuse traversera les années ; elle sera pour nous cette étoile brillante qui, sur les flots irrités de la mer, remplit d'espoir et de courage l'âme du voyageur effrayé".

Ces quelques lignes citées peuvent donner une idée de ce qu'est : *Mon Pays*.

Le livre de M. Pierre Bédard est un bijou littéraire qui est magnifiquement orné, et sa belle typographie fait honneur aux éditeurs : MM. G.-A. et W. Dumont.

L'auteur des *Études et Récits* a droit à toutes nos félicitations, et si notre voix était plus autorisée, nous lui prédirions le plus brillant avenir.

Une chose qui prouve que M. Bédard est très goûté, c'est le soin avec lequel une correspondante de ce journal, mademoiselle Justa, s'est, tout dernièrement, appropriée ses magnifiques pensées. Elle croyait, peut-être, la naïve fille d'Eve, que M. Bédard était disparu, sans doute ? mais elle s'est heureusement trompée, et nous aurons encore le plaisir de lire des compositions profondes et sérieuses comme *Notre Avenir*, où poétiques et agréables comme *Sur la Plage*.

Nous espérons que M. Pierre Bédard aura tout l'encouragement qu'il mérite, de la part du public qui a déjà applaudi ses talents remarquables, et nous sommes certains que tous verront, avec joie, son entrée dans l'immortelle carrière littéraire à laquelle il se consacrera désormais.

Enfin, nous prions l'auteur des *Études et Récits*, d'accepter nos meilleurs souhaits, et d'espérer en l'avenir qui lui sourit, persuadé d'avance, que les rayons de l'astre nouveau de nos destinées qui monte à l'horizon canadien-français lui seront, justement, favorables.

Rodolphe Brunet

MONTREAL LE MATIN

CROQUIS D'ÉTÉ

Le soleil apparaît resplendissant de clarté. Sa lumière bienfaisante éclaire la ville encore endormie.

Une buée rose flotte dans l'atmosphère.

Le sommet de la montagne semble déchirer le voile de brume qui l'entoure ; ses cimes altières se colorent de teintes vertes tendres. Les oiseaux, hôtes des arbres, distribués ici et là par la ville, gazouillent l'hymne matinal au créateur.

Tout à coup, cent cloches chantent de leurs voix d'airain le réveil de la nature et commandent au peuple chrétien de commencer par une prière la journée nouvelle, de donner une pensée au Seigneur avant de s'occuper des choses de ce bas-monde.

Dans les rues, le silence n'est troublé que par de rares passants et le bruit de quelques voitures.

La plupart de ces promeneurs matinaux sont des ouvriers. Le travail le plus pénible, le travail grossier, brutal de la main d'œuvre appelle ses esclaves le premier. Pauvres ces hommes, ces femmes, demeurent dans ou près de la banlieue afin de payer moins cher de loyer, et, pour ménager dix centins par jour, ce qui est une somme pour eux, ils font la route à pied.

Insensiblement, les piétons augmentent, augmentent, augmentent. On dirait la marée montante reconquérant le terrain perdu.

Bientôt, les tramways se mettent de la partie et transportent dans toutes les directions les retardataires et ceux qui sont antipathiques aux exercices *pedibus cum jambi-se*.

L'animation se voit partout.

En haut les fenêtres sont ouvertes pour l'aération, en bas les contrevents disparaissent et permettent aux vitrines d'étaler les articles tentateurs renfermés dans une prison de verre.

La ville prend une physionomie gaie. Un brouhaha indescriptible succède au repos. Montréal s'éveille ; Montréal est éveillée.

Pour le témoigner, un sifflet aigu ondule dans l'éther, un autre, puis un autre ajoutent leurs voix stridentes et forment un concert barbare. Des cloches, aux notes diverses, viennent mêler leurs accents et une cacophonie incroyable, inouïe, parcourt les airs.

C'est la septième heure du jour, c'est le rude la-beur qui s'annonce ainsi...

Alors les vastes ateliers se bondent d'ouvriers, les cheminées vomissent des torrents de fumée noire ; le port devient une masse grouillante ; l'armée des travailleurs en plein vent se précipite au combat.

L'intelligence va façonner la matière !

Puis il se produit un moment d'accalmie pendant lequel la scène, sans changer de décors, se remplit de nouveaux personnages.

En effet, c'était les hommes qui prédominaient, maintenant ce sont les filles et les femmes. Le sexe faible a un privilège ; celui de commencer soixante minutes plus tard que la plus laide partie du genre humain. Les petites ouvrières envahissent à leur tour les trottoirs et les tramways, amenant à leur suite la joie insouciant.

Leurs jolis et frais minois, leurs rires sonores, leurs conversations bruyantes, pleines de sons argentins, font un contraste charmant avec les figures halées, graves, impassibles, le gros rire, le parler traînard d'aparavant...

Soudain, huit heures s'avance et prend place sur nos cadrans publics. Nouveau repos, nouveau changement.

Les hommes, en majorité cette fois, reprennent possession des grandes artères.

Mais, voyez quels *Dandies* ils sont. Air fier, habits à la dernière mode, chaussures cirées, marcher plein d'assurance. Ce sont les dignes serviteurs des professions libérales, de la finance, du haut commerce. Comme ils paraissent heureux et comme l'humble plébéien qui les rencontre les envie ! Hélas ! s'il savait que les apparences sont trompeuses, s'il pouvait s'imaginer quel travail intellectuel, quel surmenage de l'intelligence ces personnes sont obligées de faire en dehors du bureau il serait content de sa pauvreté, de son obscurité. Mais, ce qui brille nous attire et nous croquons aux autres le bonheur que nous voudrions avoir...

La matinée est terminée et les affaires commencent.

E.-Z. MASSICOTTE.

NOS GRAVURES

UN GROUPE DE SPORT QUÉBÉCOIS

Voici la légende qui se rattache à la photographie que nous publions sous la rubrique " Un groupe de sport québécois".

L'été dernier, le 2 août, le club de sport de Québec a eu ses régattes annuelles, à la rivière Chaudière, quelques milles plus bas que la vieille ville de Champlain.

L'un des principaux concurrents était le gracieux yacht *Iles* ! propriété de MM. R.-J. Ford et A. Simons.

Outre ces deux messieurs, le groupe d'équipage, photographié sur le champ du combat, est complété par mesdemoiselles M. Smillie et J. McGregor, messieurs J. Thom, W. Scott et Jos.-E. Vincent, le photographe amateur à l'obligeance duquel nous devons de pouvoir reproduire cette jolie vue qui illustre une des branches les plus intéressantes de notre sport canadien.

J. S.-E.

MM. HÉBERT, GRATON ET LAPERLE

Nous offrons, cette semaine, à nos lecteurs, les portraits de trois sculpteurs bien connus. M. Hé-

bert est l'auteur de quantité de travaux fort admirés des connaisseurs.

MM. Graton et Laperle ont été les deux seuls élèves de M. Hébert. Ces deux messieurs, de même que leur maître, laisseront un beau souvenir de leur talent.

La statue en cuivre représentant saint Jacques, et ornant le fronton du transept de l'église Saint-Jacques de Montréal, sort de leur atelier, ainsi que la statue de saint Henri, à l'église du même nom. L'exécution des hauts-reliefs que l'on remarque sur la devanture de cette dernière église est aussi leur œuvre ; le dessin en fut fait par M. Hébert.

Les douze statues en bois du maître-autel de l'église Bonsecours ont été exécutées par eux ; celles représentant saint Michel et l'Ange Gardien attirent l'attention d'une manière particulière.

MM. Graton et Laperle sont deux habiles sculpteurs qui feront certainement honneur à leur professeur, M. Hébert. Nous oublions de dire que tous deux ont été professeurs à l'École des beaux-arts.

Nous terminons en reproduisant le compte-rendu suivant d'une visite d'un reporter de la *Presse*, faite il y a quelques mois :

Un reporter de la *Presse* a fait une courte visite aux ateliers de MM. Graton et Laperle, anciens employés de M. L. P. Hébert et a pu y admirer les œuvres magnifiques qui feront l'ornement de trois églises du diocèse, Sainte-Dorothée, Saint-Jacques le Majeur et du couvent de Sainte-Anne de Lachine.

Le groupe de Sainte-Anne et de la Vierge sera déposé sur la façade de la nouvelle église des sœurs de Sainte-Anne, Lachine. Ce sera un ornement digne du joli temple que les révérendes sœurs viennent d'élever. Ce groupe, haut de neuf pieds, et en cuivre de coppe, a été apprécié par nos premiers artistes d'une manière très flatteuse pour la pose, l'ensemble et les difficultés des grandes proportions. C'est une des meilleures œuvres du genre.

Dans les mêmes proportions, mais paraissant encore de plus haute stature, s'élève, au milieu des ateliers, Saint-Jacques le Majeur, qui est destiné à la nouvelle façade de l'église Saint-Jacques, donnant sur la rue Sainte-Catherine. Les modèles sont fortement accentués, les drapés sont élégants, les grandes lignes larges et vigoureuses, ce qui, des hauteurs où elle sera installée, fera ressortir la figure austère du patron de cette église.

Cette statue est une création qui fait honneur à la sculpture canadienne.

La statue de Sainte-Dorothée, destinée à l'église de Sainte-Dorothée, comté Laval, est de moindres proportions, mais c'est une création qui donnera à l'église de Sainte-Dorothée un petit chef d'œuvre de sculpture. La vierge martyre porte la palme dans la main droite, la couronne de roses sur son front angélique et le costume que la tradition prête aux femmes du temps. L'ensemble de cette statue mérite une mention dans les annales des arts canadiens. C'est un succès.

NOUVELLES A LA MAIN

Impressions de voyage.

—Et comment as-tu passé tes vacances ?

—Ah ! je n'ai pas eu de chance. Deux anglais se sont tués dans une ascension au Mont-Blanc, la veille du jour où ma belle-mère devait y monter. Alors, elle n'a plus voulu...

* * *

Deux chenapans comparaissent devant la police correctionnelle.

—Où demeurez-vous ? demande le magistrat à l'un des inculpés.

—A la belle étoile.

Et vous ?

—A la mauvaise !

* * *

Dans un petit village, un brave homme fait visiter l'église et donne les explications les moins claires :

—Cette cloche, dit-il, ne sonne que pour l'arrivée de Monseigneur l'évêque, ou en cas d'incendie, d'inondation : enfin, pour toutes les calamités semblables.